

des manufactures et des arts, de ruiner les fermiers par la chute excessive de leur prix; enfin, et ce qui est le plus à redouter, de préparer la famine pour les années qui les suivent, à cause de la grande quantité de terres qui restent alors en friche.

Enfin, dans les années de disettes, et lorsque le prix des grains surpasse le taux moyen ordinaire, l'agriculture trouve alors les moyens de réparer les pertes qu'elle avait éprouvées par une suection de récolte abondantes; elle remonte ses fermes abandonnées, elle reprend ses travaux avec une nouvelle activité, les cultures industrielles cessent et sont remplacées par celle des céréales, et l'on est étonné, pour ainsi dire, de passer de la disette à l'abondance, presque aussi subitement que l'on avait passé de l'abondance à la crainte de la disette.

Mais la disette de grains, lorsqu'elle devient excessive, ou qu'elle se prolonge pendant quelques années, est bien plus préjudiciable au gouvernement et aux non cultivateurs, que l'abondance ne leur avait procuré d'avantages.

Pour prévenir la famine, on est obligé de faire venir de l'étranger, et à grands frais, des grains que l'on est souvent ensuite obligé de distribuer à perte; les contributions ne peuvent pas se lever; tous les individus abandonnent leurs occupations ordinaires pour chercher des subsistances, et y consacrent leurs capitaux disponibles; le travail cesse; toutes les bourses se resserrent; le commerce, les manufactures et les arts sont aux abois; la misère est générale; enfin la crainte de mourir de faim met les esprits en fermentation, sert quelquefois de prétexte aux attroupements, aux propos séditieux; les fermiers eux-mêmes sont menacés, leur domicile est violé; et, au milieu de ces calamités, il se commet trop souvent des excès graves, que les gouvernements n'osent pas toujours réprimer entièrement, et qui produisent dans l'ordre social un relâchement qu'ils ont le plus grand intérêt d'empêcher, ou au moins de prévenir.

Tels sont les différents effets que, dans les chances diverses de récoltes, l'agriculture produit sur la tranquillité et la prospérité publiques. Il en résulte évidemment que la position la plus favorable à la prospérité générale et particulière d'un grand état, est celle qui peut offrir constamment à ses nombreux habitants des subsistances toujours suffisantes, et à des prix moyens justement combinés avec ceux de la main-d'œuvre et des autres produits de l'industrie. Le maintien de cette juste proportion, autant que la nature des choses peut le permettre, est donc le but constant auquel doit tendre la prévoyance de tout gouvernement.

Les moyens d'y parvenir sont simples et absolument indépendants de son organisation. Ils consistent à prévenir les disettes par le perfectionnement de l'agriculture; à éviter la surabondance des denrées par l'exportation, et à arrêter le portation aussitôt que leur prix excède d'une certaine quantité leur taux moyen ordinaire.

La bride chez le cheval

On dit qu'un cheval boit la *bride* ou le *mors* quand le mors remonte trop haut, et se déplace de dessus les barres où est son appui.

Un cheval *hoche* avec la *bride* lorsqu'il joue avec elle en secouant le mors par un petit mouvement de tête, surtout lorsqu'il est arrêté. Nous désirerions que l'on supprimât de toute espèce de bride, ou plutôt de toute espèce de mors, les bossettes en cuir, qui sont un simple ornement pour cacher le bouquet et le fonceau des mors. Cette inutilité de pure fantaisie est souvent la cause de maladies graves. L'humidité, la bave, la salive des chevaux attaquent le cuir; il s'y forme du vert-de-gris, qui, dessous, s'étend et gagne jusque dans la bouche de l'animal et se mêle avec sa salive.

Un autre objet aussi important que celui-ci est de ne jamais ôter la bride à un cheval sans passer dans l'eau le mors, et le bien sécher. Comme il est en fer, nous convenons qu'on n'a rien à craindre de sa rouille; mais la matière gluante qui forme l'écumé du cheval retient dans le mors, et surtout au coin de ses deux extrémités, des débris d'herbes, de foin, etc., qui ont resté dans la bouche de l'animal au moment qu'il a été bridé; ces ordures fermentent, se corrompent et fatiguent le cheval.

Avances foncières en agriculture

L'argent, comme pour l'industrie, est un puissant levier pour l'agriculture.

Pour bien cultiver, il faut des capitaux. Vous verrez toujours une belle culture dans les pays où les fermiers sont souvent plus riches que les propriétaires. Dans ceux où les cultivateurs vivent au jour le jour (si ce n'est dans les pays de petites cultures, où les propriétés, très-subdivisées, se cultivent à bras d'hommes), vous verrez l'agriculture faible et languissante, et l'aspect de la misère affliger la vue de l'observation: c'est ici une règle sans exception. Une ferme bien exploitée exige un grand nombre d'instruments aratoires, des charrettes, des bestiaux de toute nature employés à l'exploitation et qui n'offrent une spéculation utile autant qu'ils sont d'une belle qualité, c'est-à-dire d'un haut prix. Calculez ce qu'il a fallu de capitaux pour monter une telle ferme. Cependant le fermier qui, après ses premières avances, n'a pas encore à sa disposition des capitaux (au moins deux années du prix de sa ferme), court infailliblement à sa ruine. Éprouve-t-il plusieurs années de disette pendant le cours du bail, le voilà réduit aux emprunts; sa présente-t-il une ou deux années d'abondance, il faut qu'il vende à vil prix. Il ne peut spéculer sur ses propres denrées. Le moyen qu'un tel cultivateur puisse améliorer sa propre culture? à peine peut-il subsister avec sa famille et payer son exploitation, pour peu encore qu'il fasse de folles dépenses.

Ce que nous disons ici du fermier, s'applique plus encore au propriétaire cultivateur. Un nombre borné d'arpents de terres bien cultivées, c'est à dire où l'on n'a négligé aucun moyen d'en tirer tous les produits possibles, valent mieux que de vastes possessions négligées et livrées à des fermiers insoucients ou routiniers et qui n'ont, comme l'on dit, les reins assez forts pour en tirer parti. Nous ne craignons pas de dire à de tels propriétaires: Vendez une partie de votre trop immense propriété pour employer les capitaux sur ce que vous conserverez.

Mais ce n'est pas tout que d'avoir des fonds ruraux, des capitaux disponibles, il faut encore avoir de l'intelligence, s'en servir bien; car l'agriculture en est une, et ce n'est pas la plus facile, puisque vous avez à combattre tous les éléments, et, ce qui est pis encore, les intérêts opposés, et souvent les institutions des hommes. Vaincre ces difficultés, concilier tant d'intérêts, voilà le but que cultivateurs et fermiers doivent essayer d'atteindre.

Poils provenant du tannage et du corroyage

Ces poils des bœufs et des chevaux qu'on a enlevés de leur peau par le moyen de la chaux, dans l'opération du tannage ou du corroyage, ou autrement, peut être employé pour garnir les coussins pour voitures, ainsi que pour les selles et colliers de chevaux, pour fortifier les torches de chaux ou de plâtre dans la construction de maisons.

Le grand usage qu'on fait de ces poils le rend un objet important pour le cultivateur; il ne doit donc pas laisser perdre, comme il le fait souvent, ceux qui entrent dans ses meubles ou dans les harnais de ses animaux; il doit donc rassembler avec soin cette bouillure qu'il peut tirer des peaux qu'il prépare chez lui, et même celle qui reste à l'étrille lorsqu'il panse ses chevaux et ses bœufs. C'est peu de chose chaque fois, mais au bout de l'année cela fait une masse qui a de la valeur, et ce n'est que par de petites économies de ce genre qu'on parvient à s'assurer du bénéfice là où d'autres trouvent leur ruine.

Chiffons de laine et de linge

Les peaux, les plumes, les cornes, les ongles, les poils des animaux étant des excellents engrais, on ne devrait pas perdre, comme on le fait, les chiffons de linge. Il semblerait à désirer qu'à l'imitation des Anglais qui en font un fréquent usage, ils fussent partout ramassés et répandus sur les terres, où leur effet, d'après certains agronomes, dure six ans, lorsqu'on en met six quintaux sur un arpent.

Les chiffons de linge sont généralement perdus dans les campagnes, comme dans les précédents; cependant le grand emploi qu'on en fait pour la fabrication du papier leur donne une valeur